

Zeitschrift:	Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber:	Association Jean-Jacques Rousseau
Band:	- (2003)
Heft:	62
Artikel:	Notes sur le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes par Jean-Jacques Rousseau
Autor:	Napoléon
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1080315

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

**NOTES SUR LE *DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS
DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES* PAR JEAN-JACQUES
ROUSSEAU**

C'est dans la conscience de sa liberté que l'homme montre la spiritualité de son âme. Sa propre conservation fait presque son unique soin. Ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque et la défense.

Les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos. Les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim. *Je ne crois pas cela.*

Son imagination ne lui peint rien; son cœur ne lui demande rien... Il n'a ni prévoyance ni curiosité... Le spectacle de la nature lui devient indifférent à force de lui devenir familier... Son âme que rien n'agite se livre au seul sentiment de son existence, sans aucune idée de l'avenir.

Au lieu que dans l'état primitif, n'ayant ni maison, ni cabane, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard et souvent pour une seule nuit; les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement selon la rencontre, l'occasion et le désir... Ils se quittaient avec la même facilité; la mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin, puis, l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur; et, comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne se pas perdre de vue, ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns les autres... *Je ne crois rien de tout ceci.*

Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage sujet à peu de passions... *Je ne crois rien de cela.*

Mes réflexions sur l'état de nature

Je pense que l'homme n'a jamais été errant, isolé, sans liaisons, sans besoin de ses semblables. Je crois au contraire que, [soit que la population du monde ait commencé par un seul homme, soit que l'on la suppose...] sorti de l'enfance, arrivé à l'âge de l'adolescence, l'homme a senti le besoin de ses semblables, qu'il s'est uni à une femme, a choisi une caverne qui a dû être le centre de ses courses, son refuge dans la tempête, pendant la nuit, son magasin d'approvisionnements. Cette union s'est fortifiée par l'habitude, et par le lien des enfants: elle a pu cependant être rompue par le caprice. Je pense que dans leurs courses deux sauvages se sont

rencontrés, pour se faire amitié se sont reconnus à la seconde entrevue et ont eu le désir de rapprocher leurs demeures. Je pense qu'ils se sont rapprochés et que, dans cet instant, est née la peuplade naturelle... Je pense que cette peuplade a vécu heureuse parce qu'elle a eu une nourriture abondante, un abri contre la saison et des beaux produits, qu'elle a vécu heureuse parce qu'elle a joui du sentiment et de la religion naturelle. Je pense que la terre a été un grand nombre de siècles partagée ainsi en peuplades éloignées et ennemis et peu nombreuses. Après ces siècles, les peuplades se sont multipliées, ont dû ouvrir des relations entre elles. Dès lors, la terre n'a pu leur produire sans culture, la propriété, les relations sociales sont nées, bientôt les gouvernements. Il y a eu des échanges, dès lors des riches, des goûts. L'imagination est sortie alors de l'antre où elle s'est longtemps [enfermée]. L'amour-propre, la prévention impétueuse, l'orgueil. Il y a eu des ambitieux au teint pâle qui se sont emparés des affaires et des jeunes [polissons] au teint fleuri qui ont baisé les femmes et couru les filles.

Ma question n'est pas de prouver cette série d'états où ont passé les hommes avant de venir dans l'état social, mais seulement de prouver qu'ils n'ont jamais pu vivre errants, sans domicile, sans liaisons, sans autre besoin que le mâle et la femelle s'unissant furtivement selon l'occasion, la rencontre, le désir. Pourquoi suppose-t-on que, dans l'état de nature, l'homme ait mangé ? C'est que l'on n'a pas d'exemple d'homme qui ait existé autrement que par une méthode semblable. Je pense que l'homme a eu, dans l'état de nature, la même faculté de sentir et de raisonner. Il a dû en faire usage, car il n'y a point d'exemple que des hommes aient existé sans usager les deux facultés... Sentir, c'est le besoin du cœur, comme manger du corps. Sentir, c'est s'attacher, c'est aimer. L'homme dut connaître la pitié, l'amitié et l'amour. Dès lors, la reconnaissance, la vénération, le respect... S'il en avait été autrement, s'il serait vrai de dire qu'en l'homme le sentiment et la raison ne sont pas inhérents à l'homme, mais seulement des fruits de la société, il n'y aurait alors point de sentiment et de raison naturelle; point de devoir pour la vertu; point de bonheur pour la vertu. Ce ne sera pas le citoyen de Genève qui nous dira ceci.